

— Une seule fleur, rien qu'une, mesdemoiselles ? dit galamment Pierre-Paul.

— Suzanne et moi nous nous disputerons le plaisir de l'attacher à la ceinture de Marcelle.

XXIX.

PASTORALE.

A l'époque du premier jour de l'an, aux jours gras, après les fêtes de Pâques, et enfin dans l'octave de la Fête-Dieu, de petites vacances étaient accordées à celles des pensionnaires dont les parents habitaient le pays.

Tant que Miles de Beauval furent les compagnes de Marcelle, leur gentille protégée les accompagna au manoir chaque fois ; mais Laure, l'année suivante, et Suzanne, l'année d'après, quittèrent le couvent, aux grands regrets de la triste enfant, qui finit par n'avoir plus de confidente.

— Personne à qui parler de Pierre-Paul ! personne pour partager ses chagrins ou sa joie ; car il était impossible d'en entretenir la scrupuleuse Corentine, désormais muette sur tout ce qui concernait les Roverin.

Enfin, il devenait à craindre que les sorties ne fussent radicalement supprimées. En effet, non seulement la famille de Beauval n'avait plus de prétexte pour attirer Marcelle au manoir, mais encore elle avait des motifs forts légitimes pour rompre jusqu'à un certain point, puisque M. Emilien Durantais, ayant paru dans le pays, n'avait pas daigné prendre la peine de venir remercier les châtelains de leurs nombreuses bontés pour sa fille.

Si la susceptibilité de la famille de Beauval est excusable, car une visite eût été de rigueur, Emilien fut absolument innocent de ce qu'on appelait son manque de savoir-vivre. Marcelle ni Corentine ne lui avaient parlé de rien. C'est ainsi que les réticences et les mystères ont pour conséquences directes d'autres mystères et d'autres réticences.

Marcelle souffrait de son isolement. Elle avait bien encore la consolation d'entrevoir souvent Pierre-Paul, le matin, à travers les barreaux de la grille ; mais, faute de pouvoir s'épancher dans un cœur ami, le bonheur même qu'elle ressentait alors n'était pas sans amertume. Elle endurait le supplice chaque jour plus douloureux d'une tentation chaque jour renouvelée !

Le voir à peine, ne pouvoir jamais échanger

un mot avec lui, rester étrangère à ce qui l'occupait, le laisser étranger à ce qui la touchait et l'agitait elle-même ; se cacher, dissimuler sans cesse, et n'avoir plus l'espérance de pouvoir de temps en temps ôter son masque, ouvrir son cœur, dire à son ami combien elle avait souffert.

De là une mélancolie dont s'alarma Corentine, qui fit une seconde démarche auprès de la supérieure.

Heureusement pour Marcelle, cette démarche devait réussir.

En considération de ses progrès et de son excellente conduite, la supérieure ne refusa plus à Corentine ce que les seigneurs châtelains de Beauval avaient précédemment obtenu.

Le pli était pris ; si bien que, durant tout son cours d'études, Marcelle profita des sorties de faveur.

Ses parents l'ignoraient.

Elle se garda bien de les en instruire.

Et Corentine, de deux maux choisissant le moindre, en fit autant de son côté.

— Fallait-il donc, pour obéir aveuglement au père, laisser l'enfant pâlir, maigrir, s'étioler ? fallait-il que Notre-Dame-des-Fleurs fût pour Marcelle un séjour aussi cruel que Paris ?

Malgré tous ses scrupules, enfin, la digne femme ne pouvait se défendre contre son plus cher espoir, en voyant grandir, avec Marcelle et Pierre-Paul, de l'assentiment évident de l'oncle Gervais, leur affection mutuelle.

Du reste, aucun hasard fâcheux ne révéla rien à Emilien Durantais, quoiqu'il fut venu plusieurs fois à Fougères, à l'époque des grandes vacances, pour emmener sa fille à Paris ou pour la ramener à Notre-Dame-des-Fleurs où il la laissait en outre de deux années l'une.

Le premier de ces voyages ayant coïncidé avec l'époque où Suzanne sortait du couvent, fut cause du refroidissement des Beauval envers Marcelle, que l'on continua néanmoins de recevoir de temps en temps, mais avec une réserve dont elle ne s'attrista guère.

Ce n'était point au château qu'était Pierre-Paul ; et au Moire on lui faisait un accueil qui la dédommageait amplement des façons cérémonieuses des châtelains.

Au Moire elle était toujours la *p'tiote*, la bonne chère amie, la voisine et la petite com-mère d'autrefois. Périne, Denise, Mariette, l'y fêtaient à qui mieux mieux. La mère Gervais n'était pas moins empressée que ses filles. La

Bernarde souriait tout en grommelant, puis hochait la tête et mêlait un mot de franche amitié à des grognements qu'on n'écoutait pas.

Quant à Gervais, plus rond, plus cordial, plus avenant pour Marcelle au fur et à mesure qu'elle grandissait, il usait et abusait de ses privilèges de père de famille.

Au bourg quelques bonnes gens croyaient bien faire en l'appelant mademoiselle ; Gervais affectait de la traiter avec une familiarité croissante ; il la tutoyait, bien entendu ; il la nommait sa *chère enfant* comme par le passé, mais de plus, il lui parlait de Pierre-Paul sans mâcher les mots :

— Ils sont d'âge à entendre la plaisanterie, *core pus drôle!* s'écriait-il.

Gervais faisait de la diplomatie à sa manière :

— Eh bien ! la drôlette amoureuse, nous attendons notre chéri ? Le petit cœur fait tic-tac, comme un moulin à moudre la fine fleur de farine ? . . .

— Mais, père Gervais, je viens ici voir tout le monde.

— Bon ! bon ! si Pierre-Paul était là-bas dans le bois, ne sachant pas qu'on est ici . . . Mais le voici qui court à perdre le souffle ! . . . Regarde-le venir . . . *Core pus drôle!* j'entends Plantiau ; il faut que le bétail rentre au plus vite . . . Ça presse ! . . . Petite maîtresse attend !

Périne, Denise et Mariette riaient. Marcelle rougissait, baissait les yeux, n'osait plus répondre au vieux paysan, qu'elle eût bien voulu interrompre, mais qu'elle écoutait avec un charme infini.

— Eh ! mes enfants ! voyez donc ce Plantiau, il renifle, il flaire la bonne senteur ! . . . Il parlerait qu'il ne dirait pas plus clair à notre gars que Marcelle est chez nous ! . . . Ma fine ! on ne m'ôtera jamais de la tête que les bêtes ne sont pas si sottes que bien des gens éduqués dans les villes ! . . . Voilà un chien qui sait quel plaisir espère ici son maître. Allons ! Pierre-Paul ! gai ! leste ! nous avons chez nous ta belle mignonne, ta douce payse ! . . .

Marcelle, on le conçoit, ne se plaignit jamais d'être laissée à Notre-Dame-des-Fleurs de deux années l'une pendant les grandes vacances, car à cette époque Corentine obtenait sans peine de fréquents jours de congé.

C'était alors que le Moire et la Plantelle re-voyaient l'enfant chérie ; et alors le petit roman

d'amour poursuivait aisément son cours gracieux sur les rives fleuries du Coësnon.

— Va bien ! va bien ! disait Gervais en se frottant les mains.

La Bernarde malmenait ses chaudrons et disait parfois :

— Va mal ! va mal !

Mais Pierre-Paul était si heureux et Marcelle si gentille, qu'elle se surprenait parfois à dire : « Va bien ! »

Corentine fermait les yeux ou même décourageait à regret par ses propos le jeune gars du Moire, mais au fond du cœur elle eût été bien fâchée de le décourager tout à fait.

Aux mêmes lieux où Emilien Durantais, *jeune monsieur* échappé du collège, avait charmé par ses doux propos Jeanne-Marcelle la simple paysanne, aux mêmes lieux le *jeune paysan* Pierre-Paul s'ingéniait à captiver Marcelle, la jolie pensionnaire de Notre-Dame-des-Fleurs.

Les personnages étaient changés, les rôles renversés, mais les paroles étaient presque les mêmes, et de semblables refrains volaient répétés par les échos. Seulement si chastes, si fraîches qu'eussent été les premières amours d'Emilien, celles de Pierre-Paul étaient plus fraîches, plus chastes encore.

La délicatesse poétique du jeune père breton l'emportait de beaucoup sur celle du collègien d'autrefois trop confiant en ses avantages.

Si Jeanne-Marcelle était gauche et timide, sa fille était plus craintive et plus retenue.

Le sentiment de la paysanne naquit d'une admiration un peu puérile pour les qualités brillantes d'un garçon d'une classe supérieure ; celui de la gracieuse pensionnaire avait pour origine un dévouement à toute épreuve dont il était juste qu'elle fût reconnaissante.

A Paris, les deux fois que Marcelle y alla en vacances, elle fut pour Clarisse obéissante et douce, tendre pour sa petite sœur, remplie des plus aimables prévenances envers son père. Elle put se conduire ainsi sans qu'il lui en coûtât le moindre effort, car elle ne se regardait pas comme bannie de Saint-Loup ; elle n'ignorait plus l'art, longuement appris, de cacher un secret, et sans avoir recours au mensonge elle dissimulait ses plus chères pensées.

Il était d'ailleurs bien convenu qu'elle ne parlerait à son père de Pierre-Paul qu'une fois retirée du couvent, et telle fut sa circonspection à cet égard qu'elle n'osa jamais aller visiter le tombeau des Roverin dans le cimetière Mont-

martre, bien qu'à sa prière Emilien l'eût plusieurs fois conduite à la tombe de sa mère Jeanne-Marcelle.

Toujours alors la jeune fille jetait à la dérobée des regards dans la direction où elle croyait se souvenir qu'était le tombeau de Mme Roverin et de ses enfants.

Une fois, elle crut entrevoir, parmi les saules-pleureurs et les monument funèbres, Clarisse avec la comtesse de Lersant, elle ne craignit point de le dire.

Emilien, pressant le pas, lui répondit :

— Il est possible, mon enfant, que ce soient elles, mais je te prie de ne point leur parler de notre rencontre ; tu les attristerais.

Emilien persévérerait, comme l'on voit, dans son déplorable système, l'influence du baron de Minalès se faisait ainsi sentir malgré le temps qui s'était écoulé depuis la disparition de cet aventureux personnage, dont les relations avec l'époux de Clarisse étaient loin d'être rompues.

Cependant, la vieille Bernarde, plus disposée au fond à blâmer qu'à favoriser le penchant de Pierre-Paul pour Marcelle, n'avait pas varié ni hésité un seul jour à l'égard de Plantiau. Plus entêtée que toutes les têtes bretonnes des cinq départements bretons, elle ne lui donna jamais sa pâtée sans lui faire flairer les haillons sanglants.

Et de son côté le procureur du roi de Fougères, magistrat patient, mais tenace, n'oubliait pas le dossier relatif à la tentative de meurtre, peu de mois après laquelle Emilien reçut les pleins pouvoirs du baron pour faire vendre son mobilier et sa voiture, et pour distribuer des acomptes à ses principaux créanciers.

Un an plus tard, le baron lui envoya des sommes assez fortes pour la liquidation complète de toutes ses affaires en France.

Ajoutons que les plus dangereuses signatures exécutées par l'adroit Vincent de Minalès se trouvèrent en temps utile retirées de la circulation.

Fidèle à sa promesse au procureur du roi de Fougères, Emilien n'instruisit jamais son ami des soupçons qui planaient sur lui ; mais par correspondance, il lui raconta longuement tous ses chagrins d'intérieur : d'où le baron conclut que Marcelle Durantais était vivante, que La Grainée-sur-Coësnon ne serait jamais vendue, et qu'il aurait le plus grand tort de réparer à Paris avant d'avoir refait sa fortune.

Ensuite, à grands intervalles, du Brésil, du

Pérou, de l'Inde et plus tard d'Italie, Emilien Durantais reçut non seulement des nouvelles de son cher baron, mais encore des sommes très importantes dont l'aventurier lui confiait la gestion et le placement.

On a beau courir le monde, l'on ne trouve pas où l'on voudrait un ami d'une probité absolue. Minalès qui s'enrichissait, Dieu sait comme, fut bien forcé de recourir à ce même Emilien dont il avait autrefois anéanti l'aisance et détruit le bonheur.

Emilien, qui avait acquis l'expérience des affaires, fit merveilleusement fructifier les capitaux de Minalès, acheta et revendit ses valeurs dans des conditions admirables, ne cacha point qu'il spéculait pour lui, et rétablit ainsi son crédit sur la plus vaste échelle.

Le nom du baron un moment décrié, puis oublié, reprit grande faveur dans le monde financier, grâce aux soins désintéressés d'Emilien.

En revanche, le coureur d'aventures répondait à son intègre ami par des conseils qui tendaient à le rendre de plus en plus étranger aux gens de Lavignais et de Saint-Loup.

Ces conseils devaient nécessairement raffermir l'opiniâtreté d'Emilien Durantais.

Il tremblait que Clarisse ne dit un jour devant sa fille qu'elle était née Roverin. Il se rappelait sans cesse qu'un petit Roverin avait été l'ami d'enfance de Marcelle ; il espérait bien qu'elle ne songerait plus à lui, mais père faible comme il était faible époux, il n'osait s'en informer directement :

— Loin des yeux, loin du cœur, se disait-il, Marcelle, enfermée dans son couvent, n'aura jamais revu ce petit rustre ; Corentine avait mes instructions d'ailleurs. Pourvu que Clarisse ne noue pas de fâcheuses relations avec sa grossière famille, je n'ai rien à craindre.

Et Marcelle continua d'admettre que Clarisse était la propre fille de la comtesse de Lersant ; et les noms de Roverin ou de Saint-Loup continuèrent à n'être point prononcés, tandis que pour Clarisse Corentine habitait un certain endroit nommé Lavignais, bourg fort différent de celui où étaient morts son père et son frère Pierre-Paul, et où vivaient sans doute un oncle, une tante, des cousins et des cousines coupables envers elle de la plus égoïste indifférence.

Ce fragile réseau d'erreurs et de mystères résistait donc au temps et même aux circonstances qu'accumulait le hasard.

En vain Marcelle vit Clarisse sur la tombe des

Roverin ; en vain la jeune femme portait le même nom que la sœur de Pierre-Paul ; en vain Pierre-Paul était le bon ami de Marcelle ; en vain le moindre des rapprochements, une simple information, la première parole expansive, pouvait tout concilier.

Rien ne serait plus invraisemblable, si rien n'était plus fréquent dans les familles où un seul mot que personne n'ose ne veut ou ne peut dire, mettrait un terme à de fausses situations qui se compliquent d'elles-mêmes et se prolongent parfois indéfiniment.

Rien ne serait plus invraisemblable, si la plupart des événements grands et petits n'étaient le résultat de quiproquos, d'oublis ou d'erreurs, et si les plus sages combinaisons n'échouaient sans cesse devant des obstacles indignes d'entrer en ligne de compte.

Le moindre incident, une interruption, un mot mal prononcé ou mal entendu, un retard d'une seconde, un fêtu, un atôme produisent des désastres irréparables.

La paix et la guerre, le sort de millions d'hommes, dépendront peut-être de la distraction d'un diplomate.

La fortune tient toujours à une chance, la vie à un fil, le bonheur à moins encore.

Il s'agissait ici du bonheur.

Les années que Marcelle passa au couvent furent loin de simplifier la situation de la famille Durantais, puisqu'elle devait en sortir jeune fille, capable désormais de mesurer la portée de chaque phrase et de ne plus se trahir par une étourderie.

Elle avait près de seize ans lorsqu'il fut enfin question de la rappeler définitivement à Paris.

Alors, depuis quelque temps déjà, Pierre-Paul qui approchait de sa majorité, s'affligeait de la voir bien changée à son égard.

Jamais elle ne tournait plus la tête de son côté lorsqu'il venait au couvent apporter les denrées de la ferme.

Il avait eu beau conquérir la confiance absolue de toutes les religieuses et se faire employer quelquefois à des travaux de jardinage, Marcelle le fuyait.

D'autres pensionnaires lui adressaient la parole en passant, Marcelle se cachait à son approche.

Il avait beau se poster au delà du mur d'enceinte dans l'espoir d'entendre sa voix, elle ne chantait plus ; elle ne se parait plus des fleurs

qu'il glissait, comme autrefois, sous le banc des trois amies.

Venait-elle passer quelques jours à Saint-Loup, elle ne lui permettait plus de l'embrasser.

Jamais elle ne consentait à sortir seule avec lui, elle ne lui laissait plus prendre sa main et paraissait craindre de se promener avec lui sur les bords solitaires du Coësnon.

Elle rougissait à sa vue avec un embarras qui ressemblait à de la défiance.

Elle faisait toujours même charmant accueil à Tanguy, son frère de lait, à Julien Roverin, grand gaillard qui venait de tirer à la conscription et d'être cause que Briec ne tarderait pas à être de retour au Moire, à MM. Eugène et Louis de Beauval, aux jeunes gars de toutes conditions, tels que le petit clerc Aubin Gillet, fils de Jérôme, le fermier de la Grainée ; envers lui seul elle avait cessé d'être la tendre Marcelle d'autrefois.

Elle tutoyait encore les autres ; elle ne le tutoyait plus.

Un jour même, en présence de Corentine, et de Rénée, elle le pria de ne plus la tutoyer à l'avenir.

Pierre-Paul, à cet ordre cruel, ne put retenir ses larmes :

— Marcelle, vous ne m'aimez plus ! dit-il amèrement, et vous allez partir pour Paris, et jamais nous ne nous reverrons en ce monde. . . . Dans l'autre, je ne dis pas ! . . . Vous emporterez avec vous mon cœur et ma vie, Marcelle. Partez, oubliez le pauvre paysan qui a tant étudié pour l'amour de vous, et tâchez d'être une heureuse demoiselle dans le monde de Paris.

A ces mots, Pierre-Paul prit une bêche, et d'un accent plein de mélancolie :

— Sur vingt ans que j'ai, Marcelle, vous m'en avez donné seize de bonheur ! Merci ! merci ! car je ne suis pas un ingrat. Soyez bénie ! soyez heureuse, adieu !

— Où va-t-il ? s'écria Marcelle frémissante.

— Où vas-tu donc avec cette bêche ? demanda Corentine en le retenant.

Le jeune gars répondit avec exaltation :

— Pierre-Paul s'en va creuser une fosse à côté de l'église de Saint-Loup ; quand elle sera creusée, il s'assoira au bord en répétant toujours, toujours le nom de Marcelle, jusqu'à ce qu'on le couche dans la fosse. . . . adieu !

— Mais, s'écria Marcelle éperdue, si je tutoie

les autres, si je leur permets de me tutoyer, Pierre-Paul, c'est que je ne les aime pas, eux, comme je t'aime, toi ! . . .

Et, lui arrachant la bêche, elle le pressa sur son cœur.

— Dieu m'est témoin, fit Corentine, que depuis bien des années je suis innocente de leur amour !

XXX.

LE RETOUR DE MARCELLE.

Marcelle, dont le cours d'études était achevé, Marcelle, définitivement retirée du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs, allait rentrer dans sa famille, non plus pour y passer quelques semaines, mais pour y vivre en fille aînée de la maison.

Son retour actuel avait donc bien plus de rapports que les précédents avec sa première arrivée.

Enfant, elle s'était présentée sous le costume d'une petite paysanne que Clarisse essaya vainement de transformer en petite Parisienne ; adolescente aujourd'hui, c'était une pensionnaire que Clarisse allait être appelée à métamorphoser en jeune personne du monde.

Ainsi, dans l'histoire des familles comme dans celle des peuples, le temps ramène des situations et des événements analogues : mais le temps même a modifié les hommes et les choses. Sous son empire, les circonstances ont changé et les faits ne sauraient se reproduire sans des dissemblances qui sont l'objet des études de l'historien ou du moraliste.

Il serait encore plus vrai de dire que les mêmes faits ne se reproduisent pas.

Les causes n'étant plus exactement les mêmes, les conséquences seront différentes, quoique les situations soient en apparence identiques.

Ces réflexions vont au devant de la critique du récit que nous devons faire à présent. Ces réflexions ressemblent à celles de Clarisse attendant le retour d'Emilien et de Marcelle dans le même salon où, cinq années auparavant, avaient eu lieu tant de scènes douloureuses.

Assise entre ses deux enfants, Gilbert et Léonie, qui se réjouissaient en témoignant la plus vive impatience, la jeune femme songeait au passé, sans parvenir à se soustraire à d'importuns souvenirs.

Elle se reprochait sa préoccupation, elle combattait ses impressions fâcheuses avec l'espoir

d'en triompher par la force seule du raisonnement.

Le prochain retour de son mari et de Marcelle était bien différent du premier.

Ils étaient annoncés, ils étaient attendus avec bonheur.

Aucune mauvaise nouvelle, aucun motif étranger à la réunion, comme la funeste lettre du comte de Lersant, ne devait attrister Emilien :

— Et moi, poursuivait Clarisse, je désire, bien plus vivement encore qu'alors, accueillir maternellement ma jeune belle-fille.

Elle voulait faire un rêve de paix et d'union ; elle voulait voir l'avenir sous de riantes couleurs.

« Le temps avait tout changé, c'était évident.

« Les circonstances étaient meilleures, c'était incontestable. »

Plus de mystères, plus de menaces, plus d'effroi ; Emilien allait revenir satisfait ; rien ne troublerait la joie de la famille.

Voilà ce que se disait Clarisse, voilà ce qu'elle tâchait de se prouver ; et pourtant elle ne recouvrait pas sa sérénité ordinaire.

A peine entendait-elle les bruyantes questions de Gilbert, intelligent petit garçon de neuf ans, qui avait les grands yeux noirs, le teint un peu brun et la physionomie ouverte de Pierre-Paul, son oncle inconnu.

Elle restait inattentive aux gentilleses de Léonie, blonde et rose enfant dont les traits rappelaient à la fois ceux d'Emilien et ceux de Marcelle, bien que celle-ci fût l'image vivante de sa mère. Mais il en est des ressemblances de famille comme des couleurs mélangées, où sous une nuance nouvelle on reconnaît des tons très divers.

Clarisse, qui deux fois, aux vacances, avait revu la fille de son mari et qui l'avait trouvée alors docile et douce, sinon confiante, prévenante et respectueuse, sinon expansive, Clarisse ne cessait d'évoquer des souvenirs moins lointains, pour bien se démontrer que Marcelle n'était plus et ne pouvait plus être la sauvage petite Bretonne qui lui refusa si durement le nom de mère.

« C'est une jeune fille à présent ; elle n'éprouvera plus de folles terreurs instinctives.

» A ces derniers voyages, elle n'a témoigné aucune répugnance à mon égard : pourquoi donc m'alarmer ? Corentine ne lui aura donné que d'excellents conseils, la raison de l'enfant s'est formée, elle sait que sa seconde mère est bonne et tendre ; elle le pense, car elle l'écrit. »

Clarisse feuilletait la correspondance de la jeune pensionnaire de Notre-Dame-des-Fleurs ; elle y rencontrait à toutes les pages des expressions affectueuses, des souhaits charmants, un aimable repentir de ses erreurs d'autrefois et mille autres traits pleins de finesse ou de sensibilité, plus délicats, plus vifs, mieux dits d'année en année :

» Marcelle bénissait Dieu d'avoir des parents aussi bons que les siens, elle se reprochait d'avoir pu méconnaître un jour leur sollicitude pour elle ; par d'ingénieuses allusions, elle revenait sans cesse sur les mêmes pensées.

» Les plus honnêtes, les plus doux sentiments remplissaient la correspondance entière de Marcelle, qui faisait preuve en même temps d'une intelligence bien cultivée et d'une raison au-dessus de son âge.

Une semblable lecture eût ravi le cœur d'une véritable mère. Hélas ! loin de diminuer les appréhensions de Clarisse, elle les augmenta, car dans ces nombreux passages la seconde femme d'Emilien Durantais ne rencontra pas une ligne fugitive, pas un mot qui indiquât le désir de revenir à Paris, pas même un regret pour les vacances dont Marcelle fut privée trois fois, rien, rien qui trahît la satisfaction qu'elle éprouverait au sein de sa famille.

Toujours des vœux pour le bonheur de ses parents : souvent de gracieux projets pour l'avenir de Gilbert que du fond de son couvent, elle nommait colonel ou ambassadeur ; souvent de jolies phrases sur les plaisirs de Léonie, sur les soirées et les bals d'enfants qu'elle lui souhaitait ; mais pas une bouderie qui la montrât peinée de ne pouvoir partager ces plaisirs.

Pas un soupir, pas une plainte sur sa réclusion à Notre-Dame-des-Fleurs.

Tandis que les lettres des autres jeunes filles sont pleines de beaux rêves plus ou moins romanesques, Marcelle ne parlait jamais de ses propres espérances.

En vérité, elle était raisonnable à faire peur !

Quoi ! pas un caprice mutin, pas une ambition un peu folle ! Elle n'avait envie ni d'une parure, ni d'une fête, ni d'un spectacle. Il ne lui fallait pas une amazone et un poney ; elle ne parlait point de voyage en Suisse ou en Italie, de parties en bateau, de promenades en calèche ; elle voulait bien que son frère fût un gentil colonel de hussards, mais son mari, comment le voulait-elle ?

Ce défaut d'abandon portait à supposer que la jeune fille nourrissait d'arrière-pensées, qu'elle manquait de franchise et surtout qu'elle redoutait le jour où elle rentrerait dans la maison de son père pour ne plus s'en éloigner.

— Marcelle est pieuse, parfaitement élevée et jalouse de se bien conduire, pensait Clarisse avec mélancolie ; Marcelle fait tous ses efforts pour m'aimer ; mais ses premières impressions ne s'effacent pas, et c'est moi sans doute, moi qui suis la cause de sa secrète antipathie pour notre intérieur. O mon Dieu ! préservez-nous de nouvelles catastrophes !

Chaque fois qu'une voiture s'arrêtait, Gilbert courait au balcon en criant :

— C'est Marcelle !

Chaque fois Léonie battait des mains.

Clarisse, qui voulait partager la joie impatiente de ses enfants, fut au regret d'avoir parcouru des lettres où elle venait si vainement de chercher une illusion.

Elle en renferma la collection, non sans trouver au moins étranges dans la correspondance d'une petite pensionnaire les pensées qui l'avaient le plus frappée :

« Le bonheur n'est qu'aux champs ! »

« Les villes ne sont que de vilaines prisons de pierre. »

« La vie de la campagne peut seule satisfaire le cœur. »

L'éloge des beautés de la nature revenait avec une insistance étrange.

Il y avait un parallèle entre l'état de princesse et celui de paysanne, où tout l'avantage était pour la simple et pauvre campagnarde. Cette page, écrite de verve, était fraîche et vraiment éloquente, Clarisse en fut touchée ; mais, au fond, que signifiait cela sous la plume de Marcelle ?

Emilien, toujours léger, ne s'était pas adressé pareille question. A l'époque où fut lue en famille une lettre si singulière :

— Jolie amplification de petite rhétoricienne ! avait-il dit en souriant, très gentiment tourné, ma foi ! je lui en ferai mes compliments !

Ah ! si la clairvoyante Clarisse avait su la moitié de ce que savait Emilien, elle eût compris que l'amour de la campagne était avant tout pour Marcelle l'amour de son compagnon d'enfance, le jeune père qu'à la Plantelle et au Moire on appelait son *bon ami*, et que le gros Gervais s'obstinait à nommer à tout propos le futur, le promis, le mari de Marcelle.